

EZEKIEL BOONE

Destruction

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jérôme Orsoni

ACTES SUD

Pour Zoey.
Je vais essayer d'écrire plus vite.

PROLOGUE

*Navette Mars Conquest,
orbite terrestre basse*

Le commandant Reynard ne disait jamais de grossièretés, sauf que là vraiment, désolé, mais c'était la crotte totale. Qu'est-ce que c'était que ce bazar ?

Reynard venait d'une famille de producteurs de blé du Saskatchewan. Huile de colza, lentilles, petits pois aussi, mais surtout du blé dur. Sa mère dirigeait la ferme d'une main de fer. Le temps qu'elle ne perdait pas en baisers ou en mots doux, elle le consacrait aux affaires et elle savait comment faire fructifier un sou pour en obtenir deux. Le père de Reynard s'occupait de tout le travail physique à la ferme – semer et moissonner, labourer et donner des ordres aux saisonniers, tester les sols et les fertiliser –, mais c'était sa mère qui faisait tourner la boutique. Et elle leur disait toujours, à Reynard et sa sœur, que ce n'était pas en se plaignant de la météo qu'on faisait la pluie et le beau temps. Si tu ne peux rien y faire, ne te plains pas ; mais si tu *peux* y faire quelque chose, fais-le. Mais ne te plains jamais. Durant toute son enfance, on lui avait appris que la pire chose dont on pouvait être accusé, c'était de se plaindre. “Hurler à la lune”,

comme disait sa mère. Et si c'était vrai quand il n'était qu'un enfant à la ferme, lui avait dit sa mère, ça l'était encore plus maintenant qu'il était devenu astronaute.

Mais quand même.

Quelle crotte.

Il avait quitté la ferme pour l'université à l'âge de dix-sept ans et même s'il y était retourné pour les vacances, il n'avait jamais vraiment regardé en arrière. Alors, oui, il savait que les grands espaces du Saskatchewan et les routes rouges de son enfance feraient toujours partie de lui, mais il avait passé toute sa vie d'adulte à faire en sorte que ces paysages de son enfance s'étendent à des planètes entières.

Commandant Brian Reynard. Le premier homme à poser le pied sur Mars. Et c'était pour ça qu'il revenait sur Terre ?

Sans même parler des heures passées à étudier – double cursus d'ingénieur et de biochimiste – ou dans les simulateurs de vol de l'Aviation royale canadienne. Sans parler du temps passé à la Edwards Air Force Base pour un programme d'échange qui lui avait permis d'entrer à l'école de pilotage de l'US Air Force, ni du temps passé pour obtenir son diplôme en aéronautique. Sans parler de tous ces morceaux de sa vie littéralement dévorés dans les bureaux en sous-sol de la Nasa ou dans les salles de réunion de l'Agence spatiale canadienne. Sans parler du temps passé à courir et à faire de la gym pour être sûr d'être en meilleure forme que les astronautes plus jeunes et plus brillants que lui qui essayaient de prendre une place qu'il avait méritée. Sans parler, non plus, de toutes ces années à se préparer pour cette seule mission.

Rien que cette mission elle-même : huit mois et demi à bord de la navette *Mars Conquest*, sur une trajectoire

d'Hohmann, certes économique mais plutôt lente quand même, vers Mars ; un an et demi pour établir la première station de recherche sur Mars et attendre qu'une fenêtre s'ouvre pour le vol retour ; encore huit mois et demi pour le vol retour. Ça faisait combien ? Presque trois ans de sa vie. Alors oui, l'humanité était parvenue à un point où le simple fait d'aller dans l'espace ne suffisait plus à vous rendre célèbre – la liste des personnes qui étaient déjà allées dans l'espace sur Wikipédia était si longue que c'en était absurde –, et même la Lune était un endroit bondé. Mais être la première personne sur Mars ? Le premier homme à poser le pied sur la Planète Rouge ? Le premier humain à fouler cette sphère géante, froide et poussiéreuse dans les étoiles ? Ça ne comptait quand même pas pour rien, si ?

Quand c'était déjà de l'histoire ancienne, enfant, les images en noir et blanc du petit pas de Neil Armstrong lui donnaient la chair de poule. Et même en descendant l'échelle et en laissant la faible gravité de Mars l'attirer à la surface – même en prononçant les paroles si savamment préparées pour lui par le comité qui représentait les six pays engagés dans la mission *Mars Conquest* –, c'était la voix d'Armstrong, grésillante, qui résonnait en lui. Électrisante.

Du coup, le commandant Reynard trouvait ça plutôt raisonnable de vouloir être accueilli en héros au moment où il poserait le pied sur Terre. Plutôt raisonnable de croire qu'il prendrait place aux côtés des grands explorateurs de l'histoire de l'humanité. Et, bon sang de bonsoir, plutôt raisonnable de s'attendre à un défilé sous les confettis pour fêter son retour.

Il savait bien que c'était ridicule. Même s'il n'avait pas été élevé par une mère qui pensait que se plaindre était un péché capital – suivi de près par le fait de se vanter

et de dire des grossièretés —, il aurait été prêt à admettre que c'était fou de sa part d'être contrarié parce qu'il n'allait pas avoir son défilé. Il y avait des choses plus graves.

C'était peut-être pour cette raison qu'il faisait une fixation sur sa déception. Ça lui permettait de penser à autre chose qu'à l'impensable. Avec l'équipage, ils avaient suivi les événements à partir du moment où les araignées avaient commencé à sortir — le débit était parfois limité, mais il avait accès à Internet — et ils avaient oscillé entre incrédulité et horreur. En approchant de la Terre, la situation avait déjà l'air très préoccupante : un accident nucléaire en Chine qui n'était en fait pas un accident, mais le premier signe de la catastrophe à venir, suivi par des araignées qui pullulaient aux quatre coins du monde. Et puis, soudain, on aurait dit que c'était fini. Ça avait beau ne pas tourner rond, la Terre, elle, continuait de tourner. En se mettant sur orbite terrestre basse en vue de l'atterrissage, le commandant Reynard se dit qu'il aurait été si facile d'ignorer ce qu'il se passait un peu plus bas.

À deux cents kilomètres de distance, la Terre était lumineuse et paisible. Elle était si belle que Reynard, qui ne se lassait jamais d'admirer la planète où il était né, doutait parfois de sa réalité. S'il n'avait pas été un homme de science, il aurait pu penser que c'était un rêve ou que la Terre était la création d'un être supérieur et incompréhensible. Même s'il avait été élevé comme un bon petit protestant, à l'âge adulte, il était devenu un membre de l'Église de la science. Il croyait aux mathématiques et à l'ingénierie, pas à la main de Dieu. Et pourtant, en regardant le soleil se lever et se coucher tous les jours sur Terre alors que la navette la survolait en orbite à plus de sept cents kilomètres par seconde, il lui était presque impossible de ne pas croire en une puissance

supérieure. Comme il l'avait dit en posant pour la première fois le pied sur Mars, "La place de l'humanité est dans les cieux".

Et puis la deuxième vague d'éclotions avait eu lieu.

Mais durant les jours entre la fin de la première vague et le début de la deuxième, l'équipage avait passé du temps à... Bon, peu importe la manière dont on pourrait le tourner, le mieux, c'est encore de dire qu'ils avaient passé leur temps à flipper. Les informations que les conseillers scientifiques Ya Zhang et Vasily Sokolov avaient reçues des gouvernements chinois et russe étaient si différentes qu'elles avaient rendu tout le monde nerveux. C'étaient tous des scientifiques et ils avaient l'habitude de traiter des données. On avait dit à Ya de ne pas s'occuper du fait que la moitié de la Chine avait été rasée de la carte et à Vasily, qu'il y avait une invasion d'araignées, mais qu'elle avait été repoussée grâce au génie russe.

Reynard avait organisé une réunion pour en parler et, après avoir comparé les informations pendant des heures et des heures, ils avaient décidé qu'il n'y avait rien à faire à part attendre les ordres. Du coup, ils avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour préparer l'atterrissage de la navette, ce qui en temps normal leur aurait déjà donné pas mal de soucis et de travail.

Mais assez vite, il apparut clairement que le temps était tout sauf normal et la seconde vague d'araignées vint presque comme un soulagement : Reynard réalisa qu'il s'y attendait depuis la fin de la première et que c'était comme une libération.

Ils avaient regardé la présidente Pilgrim s'adresser à l'Amérique, ils l'avaient écoutée expliquer son plan pour réduire le pays en miettes dans le but de le sauver. Par respect, Reynard et le reste de l'équipage avaient fait

semblant de ne pas voir l'ingénieur de vol, Shimmie, se mettre à pleurer. Et puis, ils avaient vu l'enfer sur Terre. Les communications avec la Terre étaient intermittentes jusqu'à ce que, soudain, dans de grands éclats de lumière, il n'y en ait plus du tout. Il y avait eu un nouveau débat – le genre de débat que seuls des gens surdiplômés peuvent avoir en période de crise – pour savoir s'ils avaient perdu le contact avec la Terre parce que les explosions nucléaires qui avaient eu lieu partout en Amérique avaient déclenché une onde électromagnétique qui avait grillé tous les satellites et les réseaux, contrairement à ce qui s'était passé en Chine, ou parce que la civilisation venait tout simplement de s'effondrer. Mais au bout d'une heure ou deux, Reynard y mit un terme.

— Aucune importance, dit-il.

Une trentaine de points lumineux, les armes nucléaires tactiques, avaient déjà éclairé l'Amérique du Nord et ils avaient parlé et s'étaient disputés suffisamment longtemps pour voir plusieurs levers et couchers de soleil, la navette *Mars Conquest* faisant le tour de la Terre en deux heures environ.

— Il est temps de prendre une décision. Nous avons assez de réserves pour rester ici encore deux mois. Nous avons donc le temps d'attendre les ordres jusqu'à ce que nous n'ayons presque plus rien. À ce moment-là, si on ne nous a toujours rien dit, nous devons agir seuls. Ou peut-être que la réponse est dans la question parce que tout est fichu là-bas en bas et que nous ne recevrons jamais le moindre ordre et que nous devrions dire *tant pis, on y va* et nous poser.

Même si c'était une expédition militaire, le commandant Reynard soumit la décision au vote. Un à un, Vasily, Ya, Shimmie, Turk et même Jenny votèrent pour sortir la navette d'orbite.

— D'accord, dit Reynard. On rentre à la maison.

L'entrée dans l'atmosphère fit cahoter la navette dans un bruit de ferraille évoquant deux grenouilles-taureaux en train de s'accoupler sur une cymbale, mais une fois que les choses se furent calmées et qu'il ne se sentit plus ballotté dans tous les sens, le commandant Reynard fut étonné de s'apercevoir qu'il était en train de pleurer. Deux ans, onze mois et trois jours. C'était le temps qu'il avait passé sans poser le pied sur Terre. Peu importe qu'il ait été le premier homme à avoir marché sur Mars : sur Terre, c'était chez lui. Depuis le siège du pilote, la vue était à couper le souffle. Ciel bleu au-dessus de la Floride. Si clair que les rares traînées nuageuses ne faisaient que le rendre plus parfait encore. L'océan Atlantique brillait comme un diamant.

L'atterrissage en lui-même fut presque décevant. Ils empruntèrent la piste des navettes spatiales au Kennedy Space Center et, même si la *Mars Conquest* tenait plus de la chaussure de course que de l'aigle, ils se posèrent en douceur. Le commandant Reynard utilisa presque la totalité de la piste avant d'arrêter la navette. Ils passèrent en revue les procédures et les check-lists et descendirent finalement, le commandant Reynard, comme c'était son droit en tant que première personne à avoir posé le pied sur Mars, posant le pied sur Terre en premier.

Après presque trois ans d'air recyclé, la soupe chaude d'un après-midi en Floride avait une odeur délicieuse et vivifiante. L'espace d'un instant, il fut inexplicablement heureux, les araignées, les armes nucléaires, le chaos, la mort et la fin du monde chassés par le plaisir simple de respirer et d'être soumis à l'attraction terrestre.

Mais tout était si calme.

Personne pour les accueillir.

Pas de défilé.

Il n'y aurait jamais de défilé.

Le commandant Reynard soupira. La crotte totale, complète. Absolue.

Bethesda, Maryland

Il fallut moins de cinq minutes à la vice-caporale Kim Bock pour réaliser qu'ils étaient tout seuls. Avant les bombardements, ils avaient regardé un hélicoptère s'envoler avec à son bord cinq scientifiques et deux civils, Amy Lightfoot et Fred Klosnicks, plus leur super-labrador, Claymore, en direction d'un porte-avions où ils seraient en sécurité. Le mari d'Amy, Gordo, et celui de Fred, Shotgun, étaient restés avec Kim et les marines. La pilote de l'hélicoptère avait promis qu'elle reviendrait les chercher mais, même si elle avait envie de croire qu'elle viendrait les sauver, Kim savait que c'était une promesse en l'air. L'hélicoptère était parti en surcharge et si le Dr Guyer et les autres scientifiques étaient sans doute une priorité absolue, Kim et ses marines ne l'étaient en aucun cas. Non. Kim était parfaitement réaliste : ils allaient devoir se débrouiller tout seuls. Les araignées mangeaient des gens, le gouvernement des États-Unis employait des armes nucléaires sur son propre sol et la cavalerie n'allait pas venir les sauver.

Au début, ils avaient eu de quoi s'occuper. Pendant un petit moment, ils avaient travaillé pour transformer le labo du professeur Guyer et l'unité de bioconfinement à l'Institut national pour la santé en un endroit où se mettre à l'abri. Mais ils avaient fini par laisser tomber

quand Shotgun avait fait remarquer au sergent-chef Rodriguez que les banlieues de Washington ne seraient pas sûres quand bien même ils parviendraient à se protéger des araignées.

— La raison pour laquelle j'ai construit un bunker, ce sont les armes nucléaires, dit Shotgun. Évidemment, je ne m'attendais pas à devoir m'abriter parce que les armes nucléaires serviraient à nous protéger des araignées. Enfin, en théorie. Parce que, pour être honnête, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure stratégie. Mais le problème reste le même : on peut raisonnablement s'attendre à ce que Washington soit le prochain sur la liste. Le risque de finir vaporisés si on reste ici est plus grand que celui d'être mangés par les araignées. On travaille avec des informations incomplètes, mais quand même, si j'étais vous, je ne resterais pas ici à attendre des ordres.

Ils travaillaient *vraiment* avec des informations incomplètes. Autour d'eux, tout s'effondrait – il y avait des pannes de courant, les réseaux téléphoniques étaient saturés ou ne marchaient tout simplement plus, à la radio on n'entendait que des grésillements, Internet n'était plus qu'une vague idée –, mais on entendait toujours parler des bombes : Denver, Minneapolis, Chicago, Kansas City, Cleveland, Memphis, Dallas, Las Vegas. Ils en avaient compté trente, peut-être, rasant toutes les grandes métropoles qu'on savait infestées. Sans parler des centaines de milliers de kilos, peut-être des millions, d'explosifs conventionnels largués sur les autoroutes et les routes nationales pour rendre l'Amérique impraticable. Dans l'idée que si les gens ne pouvaient plus voyager, les araignées non plus.

— Bon, dit la première classe Sue Chirp, au moins Disneyland a été épargné. J'ai toujours voulu y aller.

Kim voulut la reprendre, mais elle se ravisa. À quoi bon dire à Sue qu'en fait Disneyland avait été détruit tout comme Los Angeles et un bon morceau de la côte Ouest ? Kim savait que Sue parlait pour parler, pour qu'elles se sentent mieux toutes les deux. En plus, Sue voulait certainement parler de Disney World. Et d'après ce que savait Kim, Sue avait probablement raison : pour l'instant, la Floride semblait avoir été épargnée par les araignées.

Une idée en amenant une autre, la Floride et Disney World lui firent penser à la différence entre les deux chiens dans les dessins animés, Dingo et Pluto, et pourquoi l'un pouvait parler et marcher sur deux jambes tandis que l'autre était un chien normal, ce qui la fit penser au chien d'Amy, Claymore, ce qui la fit pleurer. Encore. Elle pleurait beaucoup, ces derniers temps.

Même si Rodriguez faisait de son mieux pour occuper son peloton, il y avait beaucoup de temps morts. Ce qui voulait dire que Kim avait beaucoup de temps libre pour penser à ce stupide chien. Enfant, elle avait toujours voulu un chien, mais son père était allergique. Ils n'étaient pas loin de Woodley Park. C'était là que ses parents vivaient, tout près de la National Cathedral School, où son père pouvait se rendre à pied au travail. Et le plus bizarre, c'était qu'elle n'avait même pas vraiment pensé à eux. Mais elle n'arrêtait pas de pleurer en revoyant Claymore agiter la queue alors qu'elle le faisait monter dans l'hélicoptère.

Pendant ce temps, Teddie, qui travaillait à CNN, se baladait en filmant tout ce qu'elle pouvait, tout excitée à l'idée de tourner une sorte de documentaire. De leur côté, les deux autres civils, Shotgun et Gordo, s'occupaient en bidouillant leur machine, le ST11, qui était censée servir à tuer les araignées mais leur donnait

surtout envie de dormir, aux araignées. Ce qui n'empêchait toutefois pas Shotgun d'appeler régulièrement Rodriguez pour lui répéter ce qu'il lui avait déjà dit : si le gouvernement des États-Unis dans toute sa puissance et sa grande sagesse avait décidé de lâcher quelques dizaines de bombes nucléaires pour éradiquer les villes infestées, Washington ne devrait pas tarder à y passer. Et si, techniquement, l'Institut national pour la santé n'était pas à Washington, ce n'était pas quelques kilomètres qui le protégeraient des retombées du champignon. Chaque fois que Shotgun le lui disait, Kim pouvait voir Rodriguez se débattre avec cette idée. Rodriguez n'était pas vraiment du genre à penser par lui-même. Et avec tout ce bordel et l'absence d'ordres, on voyait clairement que le sergent ne savait pas quoi faire.

Il avait réussi à maintenir la discipline, il fallait le lui accorder, et il avait aussi fait en sorte qu'ils gardent leurs distances avec les autres forces armées sur le parking de l'INS et alentour. Mais Kim ne pouvait pas ne pas remarquer que certains des soldats des unités autour d'eux manquaient à l'appel.

— C'est mon imagination ou bien ? demanda-t-elle à Honky Joe.

— Nan, répondit Honky Joe. Il n'y en a pas autant que tu penses, tout bien considéré, mais il y a eu quelques désertions, aucun doute. Rodriguez a réussi à nous tenir la bride, on ne peut pas le lui enlever. Mais ce n'était qu'une question de temps avant que certains commencent à foutre le camp. Il l'observa et puis hocha la tête : Nan. Ça ne t'a pas traversé l'esprit. Je le saurais si c'était le cas. Tu es trop intelligente pour ça. Ça n'aurait aucun sens. Où tu irais ? Personne n'est préparé à ça. Si c'était autre chose. La Russie. La Corée du Nord. Des terroristes, même. On saurait quoi faire, non ? Mais les araignées ?

Il éclata de rire et lui tendit la bouteille de Gatorade qu'il était en train de boire. C'était chaud et la couleur gerbante du liquide sucré vert lui faisait mal aux dents rien qu'à la regarder, mais ça ne l'empêcha pas de boire. Ça lui rappelait son enfance : un réconfort sucré.

— Il vaut mieux qu'on se serre les coudes, pas vrai ? Est-ce que c'est pas ça, être un marine ?

Elle le pensait. C'était une des raisons pour lesquelles elle s'était engagée. Être un marine, ça voulait dire appartenir à quelque chose de plus grand qu'elle.

Elle garda la bouteille de Gatorade et fit de son mieux pour se diriger vers l'endroit où Shotgun, Gordo, Teddie et Rodriguez étaient regroupés sans trop se faire remarquer. Elle s'approcha suffisamment pour entendre Shotgun dire à Rodriguez, en termes explicites, que, quoi que les marines choisissent de faire, les civils allaient se tirer de Washington dès que possible.

Une heure plus tard, quand Rodriguez les appela, Kim remarqua que pour la première fois il manquait un homme dans leur unité. Garvey ou Harvey ou quelque chose dans le genre. Un gamin silencieux, la peau si pâle qu'on aurait dit qu'il n'avait jamais rien bu que du lait chaud, et Kim s'était sentie reconnaissante qu'il ne fasse pas partie de son unité. Kim vit bien que Rodriguez avait remarqué qu'il en manquait un à l'appel, mais on ne parla pas de cette absence. Quoi qu'il en soit, Rodriguez avait l'air soulagé et, quand il se mit à parler, Kim réalisa que c'était parce qu'il n'avait plus à peser le pour et le contre pour prendre une décision : on lui avait forcé la main. Il ne pouvait plus jouer la montre.

— Nos ressources principales à l'INS – et il voulait parler des scientifiques qui avaient pris l'hélicoptère – ne sont plus ici. Ce qui signifie que nous devons suivre nos ordres de départ – conduire les civils auprès

du professeur Guyer. Nous n'allons pas être en mesure de conduire Shotgun et Gordo sur l'*USS Elsie Downs*.

— Pas sans un hélicoptère, Kim entendit Honky Joe marmonner dans sa barbe.

— Notre objectif principal est donc de protéger ces civils. On nous a ordonné de les traiter comme des ressources de grande valeur et nous allons continuer d'agir de la sorte : leur sécurité est notre priorité. Et, étant donné que Washington est une cible potentielle, je prends la décision de quitter les lieux.

Alors qu'il prétendait que c'était sa décision, ses yeux se tournèrent en direction de Shotgun et de Gordo.

— Pour aller où ?

Kim ne sut pas qui avait posé la question, mais ça n'avait pas d'importance. Ce qui en avait, c'était qu'ils allaient quitter les lieux.

— Chincoteague Island, Virginie, répondit Rodriguez.

Un endroit sans importance à l'échelle nationale, mais un bon endroit où attendre. C'était loin de Washington, mais à côté de l'océan. Comme ça, s'ils réussissaient à rétablir le contact et à prendre un hélicoptère, ils seraient un peu plus proches des porte-avions, où ils seraient en sécurité. Pendant que Rodriguez leur exposait son plan, Kim vit que les marines regardaient les autres troupes autour d'eux, mais personne ne donnait l'impression de vouloir partir. Kim s'en foutait. Du moment qu'ils parlaient d'ici, ça lui convenait.

Rodriguez s'en sortit aussi bien que possible. Il leur donna des ordres et fut clair sur le fait que même si Teddie ne faisait pas partie du groupe de départ, elle faisait désormais partie des "ressources de grande valeur" avec Gordo, Shotgun et cette petite boîte ridicule. Pendant que les marines se préparaient à prendre la route, Kim

essaya de jauger son peloton. D'après elle, Honky Joe était le seul autre marine qui avait compris que Shotgun et Gordo avaient pris la décision à la place de Rodriguez.

Comme ils ne disposaient ni de Hummer ni de véhicules légers tactiques polyvalents – VLTP –, ils réquisitionnèrent des véhicules civils sur le parking de l'INS et des environs. Il s'avéra qu'entre le passé de délinquant juvénile du première classe Elroy Trotter et les connaissances en électronique de Gordo et Shotgun, faire démarrer un SUV ou un pick-up sans les clefs n'était pas si compliqué que ça. Parmi les gars – que des hommes, pas de femmes –, certains se plainquirent que c'était une honte de ne pas "emprunter" la Porsche 911 GT3 orange vif flambant neuve gracieusement garée à cheval sur deux places de parking.

— Allez. Regarde. C'est du pur sexe sur roues, dit le première classe Hamitt Frank à Kim. Tu sais combien ça coûte un engin pareil ? Mitts hochà la tête, les yeux lourds de tristesse comme un chien battu. Tout équipée comme ça ? Avec des freins en céramique, toute cette fibre de carbone...

Il laissa traîner sa voix tout en caressant du doigt le toit de la voiture. L'espace d'un instant, Kim pensa qu'il était vraiment en train de pleurer.

— Deux cent mille dollars. Au bas mot. Et elle est garée juste là.

Mais Rodriguez avait été très clair : seulement les gros véhicules à quatre roues motrices. L'Air Force avait détruit nombre de routes et de ponts dans l'Ouest et le Centre des États-Unis d'Amérique. Jusqu'à présent, la côte Est avait été épargnée, mais ça ne voulait pas dire qu'il serait facile de circuler. Rodriguez voulait qu'ils soient en mesure de couper à travers champs, de monter sur les trottoirs, et de faire du tout-terrain s'il le fallait.

Même si Rodriguez n'avait pas donné l'ordre de s'en tenir aux 4×4 et aux SUV, Kim aurait trouvé que c'était la bonne décision à prendre. En plus, c'était quoi cette histoire de mecs et de belles voitures ? Elle, elle préférait sans hésitation un bon gros pick-up plutôt qu'une voiture de sport.

Elle finit par s'asseoir au volant d'un Nissan Titan. C'était un monstre et soit il était tout neuf soit son propriétaire l'avait traité avec plus de tendresse qu'aucun des copains de Kim ne l'avait jamais traitée. Elle ne savait pas vraiment comment ils s'étaient retrouvés là, mais elle avait hérité des trois civils : Teddie sur le siège passager avec sa caméra, Gordo juste derrière elle et Shotgun derrière Teddie. Teddie avait proposé à Shotgun de s'asseoir devant, comme il était beaucoup plus grand qu'elle, mais il avait fait signe que non et répondu que ça irait si elle avançait le siège au maximum.

— Vous avez bien joué le coup. Mettre Rodriguez dos au mur sans qu'il soit en position délicate, dit Kim à Shotgun en sortant du parking. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et croisa son regard.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, répondit-il, mais c'était clair qu'il savait parfaitement de quoi Kim voulait parler.

Pendant les premières heures, les deux hommes assis à l'arrière l'avaient larguée. Ils parlaient de gigahertz et de mégahertz, d'ionisation, de fréquence, de grandes ondes et d'ondes courtes et même de propagation des ondes, même si à ce point elle avait déjà perdu le fil depuis longtemps. Teddie avait branché sa caméra pour la recharger – Kim n'y connaissait pas grand-chose en caméra, mais elle avait l'air chère – et s'était endormie tout de suite après. Ce qui voulait dire que Kim pouvait tranquillement synchroniser son téléphone au Bluetooth de

la voiture et écouter les *playlists* de rap *old school* que son meilleur ami du collègue lui avait préparées.

Le simple fait de conduire la rendait presque folle. Rodriguez avait donné l'ordre que les huit véhicules restent en formation rapprochée, ce qui n'aurait pas été un problème s'il n'y avait pas eu d'embouteillages. Toutes les routes étaient bouchées. On aurait dit que tout le monde essayait d'entrer ou de sortir de Washington en même temps. Ils avaient avancé lentement pendant quelques minutes avant de rouler sur quelques centaines de mètres et maintenant ils étaient à l'arrêt complet depuis cinq minutes. Quand un espace s'ouvrait, il fallait essayer d'y faire passer les huit véhicules ensemble, c'était infernal. Au moment où Kim faisait du play-back sur le *Rapper's Delight* de Sugarhill Gang, deux heures après avoir quitté l'INS, ils avaient à peine avancé de quatre kilomètres.

C'était ça qui la gavait vraiment avec l'idée de Shotgun.

— Ou chez Walmart, dit-il. Pour être honnête, un Radio Shack serait idéal, mais à moins que, par magie, ton téléphone capte et qu'on puisse trouver le Radio Shack le plus proche, on ferait mieux de trouver un magasin d'informatique.

— Mais un Walmart, ce sera parfait si on ne trouve ni magasin d'informatique ni Radio Shack, ajouta Gordo.

— Mais je préférerais un Radio Shack.

— Vous savez où se trouve le Radio Shack le plus proche ? Ou le Walmart ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Shotgun, l'air malheureux. On a tous les deux des téléphones satellites, mais pas moyen d'avoir Internet. Les textos, pas de problème. Et les appels vocaux aussi, probablement. Mais Google nous a laissés tomber.